

(photos Alain Dister)

Chester Thompson



Tony Banks



Daryl Stuermer

même s'il est tout nouveau, puisque « Down And Out » est extrait du dernier album. Composition de Collins, Banks et Rutherford, « D & O » commence par une longue nappe d'orgue, avant l'entrée du chant soutenu par Daryl à la basse et Mike à la guitare. Comme dans « Fountain », le thème est présenté par Phil Collins qui pimente son commentaire de petites histoires drôles, très utiles pour cristalliser l'attention du public avant même que le morceau ne démarre. A l'origine, celui-ci avait été écrit pour son jeu de batterie. Mais quand Chester a essayé de le jouer, il n'y arrivait pas vraiment bien. Et Collins ne parvenait pas à lui expliquer. Il a fallu le réarranger complètement. C'est donc une version très différente de celle de l'album qui se joue sur la scène. Un problème du même genre s'est posé pour le thème suivant, « One For The Vine », extrait de « Wind And Wuthering » : Tony Banks pensait que ce morceau, qu'il avait écrit, était trop long pour le groupe. Sur scène, il en offre une version abrégée, où l'on apprécie particulièrement le jeu de basse tout en finesse de Mike Rutherford. On a un peu l'impression que ces deux compositions en milieu de programme sont là surtout pour rassurer l'amateur moyen de Genesis, habitué à une certaine image, une sonorité, un ton quelque peu remis en question dans les autres thèmes. Pourtant, il n'y a pas de franche rupture avec le passé : juste une évolution dans une direction plus rythmique, plus rock and roll. *« Beaucoup de gens nous classent dans une catégorie qui n'est pas vraiment la nôtre,* affirme Collins. *On aimerait dépasser cela, écrire des chansons de rock and roll. »*

Le public, quant à lui, réclame ses classiques, et l'on remarque des banderoles portant les titres pour lesquels, visiblement, certains ont fait le déplacement. Il y a des « Squonk » un peu partout. Et quand il arrive, c'est un pandémonium. La chanson, extraite de « Trick Of The Tail », est portée par un tempo binaire très appuyé, martelé par Chester et Daryl, et se termine en apothéose par une véritable fête lumineuse : à chaque note de l'orgue répond un coup de projecteur ; puis le laser entre en scène, les miroirs basculent, Phil et Chester mettent l'accent final à ce tourbillon dans un duel de batteurs insensé, baigné dans une lumière dorée du plus bel effet. On redemandera du « Squonk » la prochaine fois que le groupe passera par Chicago...

Le tonnerre de « Squonk » résonne encore dans les amplis quand Phil Collins disparaît en coulisses, pour revenir peu après, vêtu d'un vieux manteau et coiffé d'un informe chapeau. Il présente la prochaine chanson, « Say It's Alright Joe », la seule qui exige une mise en scène particulière dans le show de Genesis. C'est l'histoire d'un pilier de bar, accroché à son verre, accroché à ses rêves, un de ces Andy Capp des Midlands qui ne trouvent un reflet de leur existence morne que dans la buée laissée par leur souffle sur le bord d'une chopine. Phil Collins, dans le rôle du pochard débitant sa triste chanson à la lumière d'un lampadère, se montre ici excellent comédien. Et l'on peut regretter, comme tous les vieux fans du Genesis de l'époque Gabriel ne manqueront pas de le faire, que Phil et ses amis ne créent pas davantage de ces petites saynettes qui collent si bien à leur musique.

Toujours extrait du nouvel album, le thème suivant, « The Lady Lies », s'annonce comme plus instrumental, comme pour dire : *« Voyez, c'est cela qu'on veut faire aujourd'hui, jouer surtout la musique... »* C'est d'ailleurs probablement l'un des meilleurs morceaux du nouveau répertoire, avec un côté très rock mis en valeur par un solo incisif de guitare de Daryl Stuermer. On oserait dire que c'est du Deep Purple, en plus mélodique, en plus subtil, si l'on ne craignait de heurter la sensibilité de certains amateurs attachés à *« leur »* image de Genesis. Image qui risque fort de voler en éclats avec le thème qui est – à notre avis – le sommet de ce spectacle, « Cinema Show » – encore un rescapé des temps anciens (« Selling England »). Phil Collins présente longuement ce morceau extraordinaire, en mimant toutes les paroles comme s'il avait peur de ne pas être bien compris : il est censé raconter quelque chose de drôle, mais son humour, ou son vocabulaire, échappent quelque peu à son auditoire du Mid West. « Cinema Show » est l'occasion de faire fonctionner dans toute leur splendeur les machines à lumière, les miroirs, les canons à fumée, dans un climat sonore très floydien, souligné par les guitares de Daryl Stuermer et... Tony Banks. Oh ! il ne s'exhibe pas pour autant, M. Banks. Il joue derrière ses claviers, presque caché, honteux d'être surpris avec un instrument aussi incongru entre les mains. C'est au cours de « Cinema Show » que les deux batteurs s'autorisent un premier solo (duo ?) de longueur

Phil Collins (photo Robert Ellis)



conséquente, comme si Phil Collins avait attendu que le spectacle se soit déroulé normalement avant de se permettre l'évident plaisir qu'il éprouve derrière ses fûts, à tisser des choses compliquées avec son copain Chester.

Après cette récré, il revient vers le micro pour une version du nouveau simple, extrait de « Then There Were Three » : « Follow You Follow Me ». Le 45 tours a été pressé et distribué en un temps record aux Etats-Unis, pour coïncider avec la venue du groupe. Le président d'Atlantic, qui distribue Genesis là-bas, a même personnellement dirigé les opérations. En Angleterre, le morceau connaît un grand succès, mais l'accueil du public est ici plus réservé. Et le groupe déballe sa chanson vite fait, comme si c'était une obligation de sa part. Un moment creux après le délire de « Cinema Show ». La vraie fin du spectacle, c'est « Dance On A Volcano », extrait de « Trick Of The Tail ». Dès l'intro, l'accent est mis sur les percussions et Phil et Chester nous gratifieront même d'un second solo de batteries, plus long et plus élaboré que le précédent. Chaque musicien prend un bon chorus, une manière enlevée de clore le show et de signer sa participation. Les guitares de Daryl et Mike dialoguent encore furieusement, l'orgue étale ses nappes sonores, qui montent en rugissant vers un dernier éclat. Et c'est fini. 30 000 personnes, debout, hurlent à s'en arracher les poumons, réclamant un rappel qui sera promptement expédié, sous la forme de « Los Endos » ou de « I Know What I Like », selon les salles. Le spectacle a duré plus de deux heures, les musiciens sont vidés. Pourtant, il faut encore répondre à des interviews, se changer, faire les honneurs d'un dîner dans un restaurant qui ose s'appeler Maxim's de Paris (à cause du prix des vins sans doute, parce que pour la bouffe...). Demain une autre ville, un autre stadium ou coliseum, comme celui de Cleveland.

**FINALE**

Cleveland... Le trou du cul de l'Amérique. Les usines locales pompent tellement d'énergie que les lumières de toute la ville sont en veilleuse. Sous prétexte d'économie. Et le Coliseum se trouve à plus de trente bornes, en pleine campagne, quelque part entre Cleveland, Akron et Kent State University (« 4 dead in Ohio », remember ?). Dans le coin, on voit surtout passer des durs, et les groupes qui sortent de là font pas dans la finesse. Ils ont nom Père Ubu, Dead Boys, Devo. Sûr que si le public leur ressemble, ça va chauffer pour Genesis.

Le Coliseum, c'est un autre château-fort, au milieu des champs. De loin, ça ressemble à une centrale nucléaire. Dedans, on peut coller une trentaine de milliers de gens, bien encadrés par des flics de deux mètres de haut. Ce qui n'empêche pas quelques bouteilles de bière de s'égarer dans les airs. Pour Genesis, tout commence mal. Le syndicat local des débardeurs a décidé de remplacer les roadies. Sinon, pas de spectacle. Résultat : une pagaille noire, ces braves gens n'ayant pas la moindre notion de ce qu'est un matériel de groupe en tournée. Tony Smith, le manager toujours souriant, a pris une autre figure. Et quand le concert démarre enfin, c'est avec deux heures et demie de retard. Le son, tout comme à Chicago, résonne sous les voûtes de béton de l'immense amphithéâtre. Ces endroits n'ont pas été construits pour le rock. Ni pour n'importe quelle musique. Et quand on pense que Genesis va se produire dans des lieux deux ou trois fois plus vastes, dès cet été...

Après le show, la petite troupe retourne à Cleveland, affalée dans d'immenses limousines : rare moment qui permet un peu de détailler ce paysage que les groupes en voyage ignorent presque tout le temps. Après une nuit dans le silence feutré d'un hôtel au luxe anonyme, on se prépare pour une nouvelle étape. Les uns prennent l'avion. D'autres, lorsque c'est possible, préfèrent la voiture. Tony Banks est de ceux-là, et dans la longue Cadillac qui l'emporte vers Dayton-Ohio il laisse traîner un regard sur la plaine américaine, comme une interrogation. Sur le prochain spectacle, sur les parties d'orgue qu'il a réécoutées hier soir sur une cassette, ou sur ce pays étrange, si éloigné de sa musique et de ce qui l'inspire. – ALAIN DISTER.



**STEVE HACKETT**

Londres, par une journée pluvieuse de la fin février. Rendez-vous est pris avec Steve Hackett,qui vient de finir le mixage de son deuxième album solo et attend au studio pour nous faire écouter l'« œuvre » au fin-fond de Wembley, dans un immense complexe d'enregistrement. Retrouvailles, courtoisie et chaleur habituelles de Steve qui nous dirige aussitôt vers le bar pour écluser quelques bières et tenter – en pure perte – de faire



(Robert Ellis)

Steve Hackett



cracher des pièces de dix pence à une machine à sous...
Puis c'est l'écoute recueillie du disque : lumières tamisées, volume étourdissant de brillance sonore, découverte muette. Visiblement heureux, Steve explique alors le fonctionnement de « Necam », un mini-ordinateur qui facilite beaucoup le mixage des disques : animés par une main invisible, les curseurs se déplacent allègrement sur la console, devant quelques regards ahuris. Commence alors une longue soirée durant laquelle Steve parlera gaiement et qui se finira tard dans la nuit, chez lui, dans un état d'ébriété de plus en plus avancé...

**AUTRE CHOSE**

REGIS LOGIVIERE – Cela fait déjà un certain temps que vous avez quitté Genesis. Peut-on encore vous demander les raisons de votre départ ?
STEVE HACKETT – *Oui, bien sûr. En fait, il n'y a pas une seule raison précise, mais un ensemble de faits et de contraintes accumulés depuis des années et que j'ai fini par ne plus pouvoir surmonter. Beaucoup de problèmes familiaux* (Steve est actuellement en train de divorcer et vit avec Kim Poor, la ravissante blonde auteur des pochettes de ses deux albums), *causés en grande partie par le rythme de travail auquel nous étions soumis depuis déjà longtemps : tournées incessantes et dont le rythme ne cessait de s'accroître, juste interrompues par les sessions d'enregistrement tout aussi contraignantes. J'ai fini moi-même par supporter difficilement cette vie. Et puis, il y a les problèmes avec le groupe proprement dit. J'ai toujours été tenu un peu à l'écart des autres, du fait que j'étais arrivé plus tard et qu'ils formaient une équipe très soudée. Je l'ai ressenti vraiment quand nous n'avons plus été entièrement d'accord sur les conceptions musicales du groupe.*
R.L. – A quand cela remonte-t-il ?
S.H. – *Oh, sans doute à peu près à l'époque de « The Lamb Lies Down... », que je n'aime pas beaucoup.*
R.L. – Comme pour Peter Gabriel, mais pour des raisons différentes ?
S.H. – *Un peu, oui. « The Lamb... » devait beaucoup à Peter, et aucun autre membre du groupe ne l'aime vraiment, à part quelques morceaux. Mais quand Peter est parti, même si nous étions tous d'accord pour ne pas continuer dans la même direction, il a été plus difficile d'être du même avis sur ce qu'il fallait faire. C'est à ce moment que j'ai enregistré mon premier album solo et entrevu la possibilité de faire autre chose. J'ai cependant beaucoup aimé « A Trick Of The Tail » et « Wind & Wuthering », mais parallèlement j'avais d'autres idées qui ne pouvaient pas entrer dans le cadre de Genesis. Je n'avais d'ailleurs plus tellement envie de le faire, même s'ils avaient accepté. C'était trop différent, moins rigide que l'idée que je me fais d'un groupe. Je pense maintenant que faire partie d'un groupe est un peu une dilution de la personnalité.*
R.L. – Vous aviez des ambitions plus personnelles ?
S.H. – *Sans doute, oui...*
R.L. – Parlons donc un peu de votre nouvel album. Comment l'avez-vous conçu ?
S.H. – *Je crois que c'est l'aboutissement, l'éclosion de toutes les idées qui me passaient par la tête depuis pas mal de temps. Il n'y a pas de concept général, plutôt une suite de morceaux et de chansons de genres assez variés, assemblés du mieux que j'ai pu.*
R.L. – Comment s'est effectué le choix des musiciens, assez étrange au premier abord ? Richie Havens, une chanteuse noire, deux membres de Kansas...
S.H. – *Richie Havens, pour commencer. J'ai toujours considéré Richie comme le plus grand chanteur de tous les temps. Si je devais définir un modèle de voix idéal, ce serait une combinaison de Richie Havens et de Janis Joplin. Un jour, j'étais à une party en même temps que lui, et toute la soirée je me suis mordu la lèvre en pensant que j'aimerais beaucoup faire une chanson pour lui, mais je ne savais pas comment lui présenter cela. Et puis, de fil en aiguille nous nous sommes retrouvés ensemble, nous entendant très bien, et il m'a demandé : « Well, quand travaillerons-nous tous les deux ? » J'ai failli lâcher mon verre de surprise, et j'ai répondu : « Il n'y a rien que j'aimerais autant. » C'est comme ça que tout a commencé. J'ai écrit la chanson et lui ai envoyé une cassette. Après, quand nous enregistrions, mon frère a eu l'idée de le faire chanter sur un autre morceau, « Icarus Ascending », en duo avec moi.*
R.L. – Et pour Randy Crawford ?
S.H. – *Randy Crawford m'a beaucoup plu, car j'ai retrouvé en elle l'émotion « noire » de Janis Joplin. Pas la voix, bien sûr, mais l'émotion. Peut-être le plus important, finalement. Comme autre chanteur, j'ai choisi Steve Walsh, de Kansas, car je le tiens pour le meilleur chanteur de rock actuel. Mais c'est juste un avis personnel ; mon chanteur préféré, si vous voulez. Les autres musiciens se sont trouvés là plus simplement, Phil Ehart à la batterie par le biais de Steve Walsh, Chester Thompson, que j'avais beaucoup apprécié en tournée avec Genesis, Graham Smith, l'ancien violoniste de String Driven Thing et de Van Der Graaf (nous sommes dans la même compagnie de disques), mon frère John à la flûte et aux pédales basses, quelques autres encore...*
R.L. – La pochette, toujours Kim Poor ?
S.H. – *Oui, elle me comprend très bien, j'aime ce qu'elle fait* (suite page 168)